

—Doux Jésus, c'est-y possible, trouver des choses comme ça dans l'eau ! nom de nom, j'aurais jamais cru ça.

Et la bonne femme, esquissant toutes sortes de grimaces plus ou moins grotesques, s'essuyait les yeux, avec le coin de son tablier.

On coucha l'étrangère dans la chambre de Blanche, et enveloppée dans de moelleuses couvertures, la pauvre enfant continua à rêver sans doute à son village d'Allemagne, à ses petits camarades d'outre-mer, et peut-être, à quelque jeune amoureux. La commotion avait dû être terrible pour ce jeune cerveau, en face d'une mort épouvantable, et ce sommeil prolongé la sauvait peut-être. Tout le jour on la laissa dormir.

Pierre avait tout raconté à sa femme, et l'on avait tenu conseil, pour décider de la ligne de conduite à suivre envers l'étrangère. Mais avant de rien arrêter de définitif, on envoya Gérard aux renseignements ; et, quand le jeune homme revint, convaincu que les parents de la pauvre petite étaient morts, il fut résolu qu'on l'adopterait.

—Un enfant de plus, dit le bon Pierre à sa femme, ça ne peut nous nuire, et elle est si gentille la pauvre !

Comme on voulait éviter les ennuyeuses investigations des indiscrets, on courut au-devant des interprétations malveillantes et l'on dit à tout le monde qu'un parent, mort aux Etats-Unis, avait envoyé cette enfant, priant Pierre et sa femme de l'adopter comme leur propre fille ; la vieille Lucie avait été avertie de demeurer bouche-close, et comme elle était dévouée à ses maîtres, il n'y avait pas de danger qu'on sût quelque chose d'elle. Et tout le monde crut ce que Pierre Dumont affirmait, car c'était la première fois de sa vie qu'il mentait.

Maintenant, revenons à la petite Gretchen, car c'était ainsi qu'elle s'appelait ; l'on avait trouvé ce nom, inscrit sur son linge fin, marqué d'un écusson, où étaient tracés des mots qu'on ne put déchiffrer et gravés dans l'anneau d'une bague enrichie de pierres précieuses, qu'elle portait à son cou, attachée à un ruban de soie rose. Quand Gretchen s'éveilla, vers le soir, elle jeta des regards étonnés autour de la chambre, et ses yeux se fixèrent sur une jeune fille, assise à son chevet.

—Qui es-tu ? lui demanda-t-elle en allemand.

Blanche ne comprenait pas cette langue, mais elle devina l'interrogation ; et caressant les blonds cheveux de l'enfant, elle répondit.

—Ne crains rien, pauvre petite ; tu seras ma sœur aimée désormais.

—Vous êtes française, reprit Gretchen, avec un léger accent étranger ? Où suis-je ? Où est mon père ?

Puis se ressouvenant, elle se cacha la figure dans son oreiller, et longtemps ses sanglots troublèrent seuls le calme de la coquette chambre.

* *

Gretchen devint l'enfant gâtée de la maison ; instruite, intelligente, parlant le français très correctement (sauf le léger accent dont ne peuvent se débarrasser les Allemands ou les Anglais quand ils parlent les langues latines, on l'eût prise pour une parisienne) : elle était parfaite.

Une seule chose intriguait les braves gens : quand on avait interrogé la jeune fille sur son passé, sur sa famille, elle n'avait jamais voulu répondre ; et si l'on insistait, elle se mettait à pleurer.

Ces interrogatoires paraissaient la faire beaucoup souffrir, de sorte que, après quelques tentatives renouvelées sans succès, on la laissa tranquille.

L'été se passa sans incidents pour l'honnête famille qui avait recueilli l'orpheline. Blanche aimait de plus en plus sa petite compagne, et Gérard, lui, avait pour elle des attentions qui faisaient dire à la vieille Lucie, quand elle voyait le jeune homme assis près de Gretchen, sous le berceau, au fond du jardin :

—Hein ! elle serait bien bête, la poulette, si elle ne prenait pas ce beau diable là, dans ses filets.

Enfin, l'heure du départ arriva pour le jeune homme, et un bon matin, il fit ses adieux à sa famille ; embrassa, peut-être un peu fort, la petite Gretchen,

et fila sur Montréal, où il devait commencer la vie laborieuse d'étudiant.

Gretchen paraissait calme quand elle vit partir son grand ami ; mais la nuit, quand elle fut seule dans sa chambrette, elle pleura comme une petite folle.

Hélas ! perdue, loin de son pays qu'elle ne reverrait peut-être jamais, désormais seule au monde ; elle s'était attachée tout de suite à ce grand garçon qui lui avait sauvé la vie, et qui était toujours si bon, si complaisant pour elle ; sans s'en douter, un amour profond était né sur les ruines que le malheur avait accumulées dans l'espace d'un moment, et un petit coin de bleu se dessinait pour elle sur le ciel de l'avenir.

JEAN REMUNA.

(La fin au prochain numéro)

L'ONDE ET L'OMBRE (*)

Un homme à la mer !

Qu'importe ! le navire ne s'arrête pas. Le vent souffle, ce sombre navire-là a une route qu'il est forcé de continuer. Il passe.

L'homme disparaît, puis reparait, il plonge et remonte à la surface, il appelle, il tend les bras, on ne l'entend pas ; le navire, frissonnant sous l'ouragan, est tout à sa manœuvre, les matelots et les passagers ne voient même plus l'homme submergé ; sa misérable tête n'est qu'un point dans l'énormité des vagues.

Il jette des cris désespérés dans les profondeurs. Quel spectre que cette voile qui s'en va ! Il la regarde, il la regarde frénétiquement. Elle s'éloigne, elle blémit, elle décroît. Il était là tout à l'heure, il était de l'équipage, il allait et venait sur le pont avec les autres, il avait sa part de respiration et de soleil, il était un vivant. Maintenant, que s'est-il donc passé ? Il a glissé, il a tombé, c'est fini.

Il est dans l'eau monstrueuse. Il n'a plus sous les pieds que la fuite et l'écroulement. Les flots déchirés et déchiquetés par le vent l'environnent hideusement, les rousles de l'abîme l'emportent, tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête, une populace de vagues crache sur lui, de confuses ouvertures le dévorent à demi ; chaque fois qu'il enfonce, il entrevoit des précipices pleins de nuit ; d'affreuses végétations inconnues le saisissent, lui nouent les pieds, le tirent à elles ; il sent qu'il devient abîme, il fait partie de l'écume, les flots se le jettent de l'un à l'autre, il boit l'amertume, l'océan lâche s'acharne à le noyer, l'énormité joue avec son agonie. Il semble que toute cette eau soit de la haine.

Il lutte pourtant.

Il essaie de se défendre, il essaie de se soutenir, il fait effort, il nage. Lui, cette pauvre force tout de suite épuisée, il combat l'inépuisable.

Où donc est le navire ? Là-bas. A peine visible dans les pâles ténèbres de l'horizon.

Les rafales soufflent ; toutes les écumes l'accablent. Il lève les yeux et ne voit que les lividités des nuages. Il assiste, agonisant, à l'immense démente de la mer. Il est supplicié par cette folie. Il entend des bruits étrangers à l'homme qui semblent venir d'au delà de la terre et l'on ne sait de quel dehors effrayant.

Il y a des oiseaux dans les nuées, de même qu'il y a des anges au-dessus des détresses humaines, mais que peuvent-ils pour lui ? Cela vole, chante et plane, et lui, il râle.

Il se sent enseveli à la fois par ces deux infinis, l'océan et le ciel ; l'un est une tombe, l'autre est un linceul.

La nuit descend, voilà des heures qu'il nage, ses forces sont à bout ; ce navire, cette chose lointaine où il y avait des hommes, s'est effacé ; il est seul dans le formidable gouffre crépusculaire, il enfonce, il se roidit, il se tord, il sent au-dessus de lui les vagues monstres de l'invisible ; il appelle.

Il n'y a plus d'homme. Où est Dieu ?

(*) Extrait des *Morceaux choisis de Victor Hugo*, publiés par la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

Il appelle. Quelqu'un ! quelqu'un ! Il appelle toujours.

Rien à l'horizon. Rien au ciel.

Il implore l'étendue, la vague, l'algue, l'écueil ; cela est sourd. Il supplie la tempête ; la tempête imperturbable n'obéit qu'à l'infini.

Autour de lui, l'obscurité, la brume, la solitude, le tumulte orageux et inconscient, le plissement indéfini des eaux farouches. En lui l'horreur et la fatigue. Sous lui la chute. Pas de point d'appui. Il songe aux aventures ténébreuses du cadavre dans l'ombre illimitée. Le froid sans fond le paralyse. Ses mains se crispent et se ferment et prennent du néant. Vents, nuées, tourbillons, souffles, étoiles inutiles ! Que faire ? Le désespéré s'abandonne, qui est las prend le parti de mourir, il se laisse aller, il lâche prise, et le voilà qui roule à jamais dans les profondeurs lugubres de l'engloutissement.

O marche implacable des sociétés humaines ! Pertes d'hommes et d'âmes chemin faisant ! Océan où tombe tout ce que laisse tomber la loi ! Disparition sinistre du secours ! O mort morale !

La mer, c'est l'Inexorable nuit sociale où la pénalité jette ses damnés. La mer, c'est l'immense misère.

VICTOR HUGO.

LA PREMIÈRE DENT DE BÉBÉ

A notre cher enfant.

*C'est aujourd'hui grand jour de fête,
Armand a sa première dent ;
C'est pour lui toute une conquête,
Aussi, s'en sert-il joliment.
Il semble fier de cette perle
Qui brille, belle de blancheur,
Et déjà sa bouche de merle
S'apprête à dire un chant vainqueur.*

*C'est à présent un petit homme
Que notre bel et cher enfant,
Qui croque, déjà, dans la pomme
Que lui tend sa bonne maman.
Le soir, il aime la lumière
De la lampe, aux reflets joyeux,
Aussi, se berçant sur sa mère,
Il ne veut plus fermer les yeux.*

*Il rit, et sous sa lèvre rose
Brille toujours la belle dent
Qui sur sa gencive se pose,
Comme un tout petit bouton blanc.
Il est au complet, le bonhomme,
Et rien ne manque à son bonheur.
Quand il rent, il dit qu'il se nomme
"Bébé" pour nous toucher au cœur.*

*Il se tient debout pour sa mère
Qui, pour qu'elle son premier pas,
Pose son regard tutélaire
Sur le chérubin plein d'appas.
Ses chereux blonds, son œil limpide,
Serrent pour nous de talisman ;
Il nous rend fous de joie acide
Quand il nous dit : "papa," "maman."*

*Et quand, le soir, dans sa chambrette,
L'enfant se confie au berceau,
On contemple, l'âme inquiète,
Ses yeux fermés, son front si beau.
Dors, cher petit, car la nuit sombre
N'a rien que de brillant pour toi,
Puisqu'un bel ange, au sein de l'ombre,
Pour te garder veille en émoi.*

*Et quand, le matin, la lumière,
Te retirant d'un doux sommeil,
Viendra caresser ta paupière,
Illuminer ton front vermeil ;
Oh ! songe alors, cher petit ange,
Que tu n'es presque plus enfant,
Puisqu'à ceux qui te font hommage
Tu montres ta première dent.*

John Laddie

Montréal, février 1899.

Il faut collectionner les pierres qu'on vous jette, c'est le commencement d'un piédestal. — BERRIER.